



L'INCULTURATION DE L'EVANGILE AU CONGO

C. KINATA
Ecole Normale Supérieure
Université Marien NGOUABI
B.P. 69, Brazzaville, Congo

RESUME

Revenus en Afrique dans le sillage de l'expansion européenne du XIX^e siècle, les missionnaires catholiques y fondèrent des Eglises aujourd'hui plus que centenaires. L'Eglise catholique ainsi installée a besoin de savoir d'où elle vient, pour mieux entrevoir la direction qu'il convient de prendre pour éviter des erreurs. Le présent qui s'inculture, c'est-à-dire travaille à un enracinement plus fécond de l'évangile ne peut opérer qu'en relisant toute son histoire. Pour avancer, l'Eglise d'Afrique doit rassembler la mémoire de sa foi et de sa propre tradition, pour se redécouvrir dans son universalité. Grâce aux recommandations de Vatican II demandant aux Eglises locales une nouvelle forme de fonctionnement, les chrétiens se prennent en charge dans tous les domaines, par le truchement des communautés ecclésiales de base, des scholas populaires. Les chrétiens, tout en gardant la paroisse comme centre, se prennent en charge autour de Jésus Christ tout en respectant poliment leurs traditions. Les laïcs formés, catéchistes et chefs de communautés, pourraient bien devenir un jour les ministres institués dont l'Afrique a besoin.

Mots clés : *Communautés ecclésiales de base ; Eglise catholique ; Vatican II ; Chrétiens ; Prise en charge ; Congo-Brazzaville ; Afrique.*

ABSTRACT

Back in Africa following in the 20th century European expansion wake, the catholic missionaries founded churches which are now than hundred year old. Once settled, the Catholic Church needs to know where it comes from to better make out the suitable direction to follow in order to avoid errors. The present which is self acculturating or working for a more fruitful rooting of the gospel ca, do it only by re-reading the whole of its history. To move forward the African church must collect the memory itself in it universality. Thanks to Vatican II's recommendation asking local churches for a new form of functioning. Christians start doing something in all the domains through ecclesiastical basic communities. While keeping the parish as centre, Christians start doing something for themselves around Jesus Christ, while respecting their own traditions. The trained laïques, catechists and chiefs of communities may become, one day, those ministers Africa need.

Keys words: *ecclesiastical basic communities; Catholic Church; Vatican II; Christians; Management; Congo-Brazzaville; Africa.*

INTRODUCTION

L'évangélisation du royaume Kongo au XV^e siècle avait échoué. Les missionnaires du XIX^e siècle en tirèrent les leçons. Ils ont créé des églises aujourd'hui plus que centenaires. L'Eglise Catholique ainsi installée a besoin de savoir d'où elle vient afin de mieux entrevoir la direction qu'il convient de prendre pour éviter des erreurs. Le présent qui s'inculture, c'est-à-dire travaille à un enracinement plus fécond de l'évangile ne peut opérer qu'en relisant toute son histoire. C'est une nécessité. L'Eglise d'Afrique doit « rassembler la mémoire de sa foi » et de sa propre tradition, pour se redécouvrir dans son universalité. Comment intégrer tout cela pour une meilleure inculturation ? Nous allons étudier deux des méthodes adoptées par les communautés ecclésiales de base et les scholas populaires.

En 1970, la République Populaire du Congo comptait 1.181.523 habitants dont 411.739 catholiques, 70.596 protestants et 3.500 salutistes. C'est donc dire que près de 50 % de la population congolaise était chrétienne. Les chrétiens sont tous frères et égaux en Jésus Christ. Il faut reconnaître que ce lien nouveau de fraternité annoncé par le missionnaire, eut du mal à se tisser réellement. Les concepts dans lesquels les missionnaires annonçaient l'Évangile, renvoyaient à des réalités différentes dans les sociétés africaines.

Dans les grandes villes, les populations sont d'origines diverses, parlent des langues différentes. Elles ont leur vie divisée en secteurs bien définis : travail, famille, vie politique et religieuse. Mais les chrétiens ont en commun, la foi au Christ et c'est cela qui les unit. Tous peuvent le comprendre. Partant de ce principe, le clergé aidera les chrétiens à prendre conscience que l'Eglise, c'est la famille des croyants rassemblés autour de Jésus-Christ, famille où chacun a un rôle à jouer, et non seulement le clergé qui dirige et commande tout. Tout en gardant la paroisse comme cadre général, l'important est de faire épanouir l'Eglise en

communautés de base là où vivent les gens au niveau du quartier, une Eglise à taille humaine et au rythme africain. Ce sont les communautés ecclésiales de base ou CEB.

Quant aux scholas populaires, ce sont des groupes d'animation par les chrétiens eux-mêmes, du culte liturgique dans l'église paroissiale puis la christianisation d'un certain nombre de manifestations traditionnelles d'ordre sacré.

Dans la construction des CEB, il est impossible d'ignorer totalement les facteurs géographiques tels que les modèles d'installation et d'identité collective particuliers à un environnement physique donné. Cela est valable également dans les zones urbaines, où la proximité est davantage assujettie au choix. Une CEB a besoin d'un « toit » quelconque, d'un lieu où se réunir, et elle présuppose également une zone limitée de résidence des membres, mis à part le fait qu'elles ont leur base dans les paroisses qui sont elles-mêmes canoniquement définies en termes de domicile.

Dans les zones rurales, il est évident que la géographie occupe une grande place dans la définition d'une communauté. Les CEB sont obligées de se conformer plus étroitement aux modèles d'implantation du fait que la communauté rurale est liée à une localité bien définie. Il est vrai qu'en Afrique ce sont souvent la parenté ou les liens d'affinité qui décident des mouvements et des implantations. –la nécessité de vivre près de sa famille ou de l'endroit où on s'est marié. Toutefois, la communauté traditionnelle ne peut être identifiée à la famille ou même au clan ; en fin de compte, elle les transcende tous deux. En outre, il existe une forte tradition quant à l'idéal du voisinage. L'accent est mis sur le bon voisinage et sur la coopération entre voisins. En effet, nombreux sont les proverbes et les aphorismes qui traitent des recours que la communauté a en tout premier lieu quant à l'efficacité de la coopération entre voisins.

Les communautés ecclésiales de base sont donc liées au christianisme.

La seconde moitié du 19^e siècle offre un élan missionnaire d'un dynamisme et d'une extension sans précédent. Mais cet élan est fondamentalement marqué du signe de l'ambiguïté et de la confusion parce qu'il se situe dans le contexte général d'une expansion mondiale des nations européennes et qu'il accepte le lien presque inévitablement établi entre la mission et la colonisation. Ce lien est voulu pour les raisons qui tiennent au sentiment de supériorité, à l'impérialisme politico-économique des nations colonisatrices.

Des grandes religions, seul le christianisme a concouru à établir des liens entre les peuples et les continents. Le mot d'ordre donné par Jésus à ses disciples était : « *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les* »¹. Cela signifiait que ses disciples recevaient d'emblée une mission universelle. Peu importaient les continents où vivaient ces nations, la couleur de la peau, leur langue ou la civilisation qu'elles connaissaient jusque-là. Ayant reçu de son fondateur ce commandement, le christianisme est donc par nature une religion missionnaire et à visée universelle. Le progrès de son extension a suivi les étapes de l'expansion occidentale.

Nous étudierons d'abord le fondement doctrinal des communautés ecclésiales de base. Ensuite, tenant compte de la profonde liaison entre l'Eglise catholique et les CEB, nous parlerons de l'implantation des missions catholiques à l'intérieur du Congo-Brazzaville, et développerons l'installation et le fonctionnement des CEB. Moins profondément installées, les scholas populaires feront l'objet de la dernière partie de notre étude.

I.- LE FONDEMENT DOCTRINAL

Bernard Ugeux affirme que : « *la création des petites communautés chrétiennes en Afrique n'est pas encore très ancienne, pourtant, ces communautés remontent à un très lointain passé : la prédication de Jésus*

lui-même et la vie des premières communautés chrétiennes »².

L'idée de créer de petites communautés chrétiennes en Afrique n'est sans doute pas aussi récente que certains le pensent. Quand je parle de petites communautés, je ne vise pas la subdivision classique des paroisses en succursales, méthode déjà ancienne dans les pratiques missionnaires, mais les nouvelles petites entités homogènes, formées de laïcs, créées en général à l'initiative des paroisses, mais prises en main par leurs membres, organisées sur base d'affinités géographiques ou sociales, et prenant en charge leurs besoins ecclésiaux dans les domaines de l'écoute de la parole de Dieu, des "missionnaires" laïcs, de la catéchèse, des œuvres de charité et, assumant parfois des engagements pour la justice et le développement. Elles s'efforcent ainsi de christianiser leur milieu. En outre, certaines assurent aussi leur autofinancement³.

Les laïcs exercent leur apostolat multiforme tant dans l'Eglise que dans le monde. Nous reprendrons ici les décrets pontificaux issus du concile de Vatican II. Nous insisterons sur le décret " de Apostolatri laïcorum ", "Apostolicam Actrositateur" promulgué le 18 novembre 1965⁴.

Participant à la fonction du Christ prêtre, Prophète et Roi, les laïcs ont leur part active dans la vie et l'action de l'Eglise. Dans les communautés ecclésiales, leur action est si nécessaire que sans elle l'apostolat des Pasteurs ne peut, la plupart du temps, obtenir son plein effet, à l'image des hommes et des femmes qui aidaient Paul dans l'annonce de l'évangile (cf. Act XVIII, 18-26 ; Rom XVI, 3) les laïcs qui ont vraiment l'esprit apostolique viennent, en effet, en aide à leurs frères, et

² Bernard Ugeux, M. Azevedo 1988 : *Théologie et méthode missionnaires actuelles : les petites communautés chrétiennes (ou communautés de base) dans quelques diocèses du Zaïre*, Paris, Cerf, p. 31.

³ Vatican 1965 les seize documents conciliaires. Montréal et Paris, Fides, 671 pages.

⁴ In Vatican II, 1965 *les seize documents conciliaires*, Montréal et Paris, Fides, 671 pages

^{1 1} Mathieu, 28, 19s

réconfortent aussi bien les pasteurs que les autres membres du peuple fidèle. Nourris par leur participation active à la vie liturgique de leur communauté, ils s'emploient avec zèle à ses œuvres apostoliques ; ils acheminent vers l'Eglise des hommes qui en étaient peut être fort éloignés ; ils collaborent avec ardeur à la diffusion de la parole de Dieu, particulièrement par les catéchismes ; en apportant leur compétence, ils rendent plus efficace le ministère auprès des âmes de même que l'administration des biens de l'Eglise.

La paroisse offre un exemple remarquable d'apostolat communautaire, car elle rassemble dans l'unité tout ce qui se trouve en elle de diversités humaines qui les insèrent dans l'universalité de l'Eglise.

Ici se pose le problème de l'autofinancement des Eglises comme le développe le Professeur abbé MUGARUKA : « *Le Vatican II a abordé ce thème en ces termes : « il faut que, nées de la parole de Dieu, des Eglises particulières suffisamment établies croissent partout dans le monde et jouissent de leurs ressources propres et d'une certaine maturité. Il faut que, pourvues de leur hiérarchie propre unie à un peuple fidèle et des moyens accordés à leur génie, elles disposent de moyens nécessaires pour mener une vie pleinement chrétienne, et qu'elles contribuent pleinement au bien de toute l'Eglise ».*

Bien plus, affirme le même Concile Vatican II, « *une communauté chrétienne doit, dès le début être constituée de telle manière qu'elle puisse, dans la mesure du possible, pourvoir elle-même à ses besoins ».*

Ainsi, il n'est pas inutile que les communautés religieuses constituées en Afrique se posent la question de savoir dans quelle mesure elles correspondent aux normes théologiques qui régissent l'organisation et la gestion financière de l'Eglise. Sont-elles conçues de manière à pouvoir se prendre en charge elles-mêmes ? Disposent-elles des membres en quantité et en qualité suffisantes pour être viables ? Ont-elles leurs ressources théologiques propres à travers lesquelles elles

expriment et confessent leur foi ? Jouissent-elles des moyens financiers et matériels nécessaires à l'accomplissement de leur vocation et leur mission ?

Avec l'Encyclique *Afrique Terracum*, le Pape Paul VI invitait les Africains à prendre en charge le destin du christianisme sur leur continent et à l'indexer à la respiration de leur culture et de leur histoire. Le R.P. de Meester de Raveistein présente l'incarnation du christianisme en Afrique en deux principaux ordres : « *d'une part, la recherche en théologie africaine qui vise non pas tant une universalité abstraite que la démonstration concrète et l'explication sincère de sa propre question surgie d'un lieu où se croisent trois genres de différences, une expérience et une tradition historique, un environnement et un milieu donné, des consciences particulières marquées par leur rencontre avec le Christ ; d'autre part, les stratégies du ministère ecclésial et d'une pastorale qui se cherche, un statut et les modalités originales d'expressions, qui ne peuvent, en Afrique comme partout ailleurs, échapper à l'alternative entre l'imitation de quelque chose et la convention arbitraire. Irritante Eglise d'Afrique, faite de paradoxes et d'ambiguïtés ! Après l'Afrique ambiguë, l'Aventure ambiguë, aurons-nous une Eglise ambiguë ? »*

Il s'agit bel et bien d'une transformation profonde de la stratégie pastorale. Jusqu'ici la paroisse était considérée comme la représentation de base de l'Eglise locale. Une structure infra-paroissiale n'était pas reconnue capable d'existence ecclésiale complète. On oubliait que la paroisse dans la plupart des pays africains est une réalité concrète très différente de ce qu'elle est en Europe et en Amérique. Pour la plupart des chrétiens, la paroisse est un centre administratif et pastoral qui intéresse avant tout le clergé et ses auxiliaires, mais demeure étranger à leur vie à eux et à leur témoignage.

En réalité, la stratégie pastorale traditionnelle n'a pas abouti à l'émergence de vraies communautés, car tel n'était pas de construire des communautés, mais de sauver des individus. Aux yeux des laïcs, la religion

se présentait comme une série de pratiques, nullement comme une orientation de vie devant imprégner le tout de leur existence individuelle et sociale.

Avec les orientations de Vatican II, l'accent était mis, non pas sur la vision d'une Eglise pyramidale dont les différents échelons descendaient vers une base qui n'avait pas son mot à dire, mais sur une Eglise Peuple de Dieu, dans laquelle chaque chrétien recevrait un ministère particulier au service de l'ensemble.

Pour éviter la confusion, il fallait préciser ce service de chaque baptisé, qu'il soit pape, évêque, prêtre, religieux ou religieuse, laïc, et voir comment cela s'articulait pour la vie de l'Eglise.⁵

On sortait d'une évangélisation missionnaire qui avait pour but de « planter l'Eglise » et avait été fortement marquée par l'autorité de l'évêque, lui-même dépendant étroitement du Saint-Siège et devant lui rendre compte. La nouvelle vision de l'Eglise selon Vatican II était toute neuve, même pour bien des prêtres, et parfois, certains de ceux-ci ne furent pas les plus faciles à convaincre pour jouer le jeu du « laïcat ».

Le Pape Paul VI, déclarait le 03 Juillet 1969 à Kampala : « *Votre Eglise doit être avant tout catholique [...]. Mais, cette première réponse étant donnée, il nous faut passer à la seconde : l'expression, c'est-à-dire le langage, la façon de manifester l'unique foi peut être multiple et par conséquent originale, conforme à la langue, au style, au tempérament, au génie, à la culture de qui professe cette unique foi. Sous cet aspect, un pluralisme est légitime, même souhaitable [...]. En ce sens, vous pouvez et vous devez avoir un christianisme africain [...]. Vous pourrez formuler le catholicisme en termes absolument appropriés à votre culture et vous pourrez apporter à l'Eglise catholique la contribution précieuse et originale de la*

⁵ MUDIMBE (V-Y) : Préface au livre *Où va l'Eglise d'Afrique ?* De Paul de Meester, Paris, Cerf 1980, p. 14

négritude dont, à cette heure de l'histoire, elle a particulièrement besoin »⁶.

Abordant dans la même perspective des enjeux de l'évangélisation inculturée en Afrique, le Pape Jean Paul II déclarait ce qui suit aux chrétiens Zaïrois (actuels Congolais de la République Démocratique du Congo) : « *l'un des aspects de cette évangélisation est l'inculturation de l'Evangile, l'africanisation de l'Eglise. Plusieurs m'ont confié qu'elle vous tient très à cœur, et à bon droit. Cela fait partie des efforts indispensables pour incarner le message du Christ [...]. L'africanisation recouvre des domaines larges et profonds, qui n'ont pas encore été assez explorés, qu'il s'agisse de langage pour présenter le message chrétien d'une façon atteint l'esprit et le cœur des Zaïrois, de la catéchèse, de la réflexion théologique, de l'expression plus adaptée dans la liturgie ou l'art sacré des formes communautaires de vie chrétienne* »⁷.

II.- L'IMPLANTATION DES MISSIONS CATHOLIQUES

Après un essai infructueux des premiers Spiritains en Angola, les Pères Duparquet et Carrie de la même Congrégation, débarquèrent sur la côte congolaise de l'Atlantique en 1873 et fondèrent la mission de Landana, au Congo portugais, le Cabinda actuel. Ils relancèrent seulement une œuvre abandonnée. Ils tirèrent les leçons de l'échec de la première évangélisation du XV^e siècle pendant laquelle les missionnaires avaient baptisé « *trop facilement de nombreux volontaires, sans avoir les moyens de les instruire et de les former à la vie chrétienne* »⁸. A ces populations qui avaient renoué avec leurs pratiques antérieures à l'évangélisation, il fallait réapprendre l'évangile.

⁶ Paul VI sa déclaration du 31 Juillet 1969 à Kampala, en Ouganda, publiée dans *DC* 51, n° 1546 du 16 septembre 1969, p. 756.

⁷ Jean Paul II dans sa déclaration du 03 mai 1980 à Kinshasa publiée dans *DC* 77, n°1787 du 1^{er} juin 1980, p. 504 – 505.

⁸ Mayeul de Dreuille, 1994 : *La Bouenza 1892-1992*, Paris, Beauchesne, p. 14

Les missionnaires se joignirent aux chercheurs de territoires. Déjà installés sur les côtes, ils cherchaient le moyen de pénétrer à l'intérieur du continent. L'existence d'un important trafic d'esclaves, dont une partie était dirigée vers les pays arabes, justifiait à leurs yeux, une intervention des pays occidentaux. Une campagne anti-esclavagiste pourrait se doubler d'une action évangélique⁹.

En effet, en France, A. De Mun de l'Académie Française écrivait dans la préface de l'ouvrage *les Deux Congo* du baron Jehan de Witte : « l'histoire du monde a été remplie par l'apostolat chrétien et, sous tous les cieus, parmi toutes le races, c'est lui, lui seul, qui a porté la véritable civilisation, celle qui ne vit pas seulement du raffinement littéraire et de la recherche scientifique que, de la beauté artistique et de la richesse décorative, mais qui, pénétrée de l'amour divin, offre à l'homme, avec le bonheur par la foi, par l'espérance et par la charité »¹⁰.

Pour cette action évangélisatrice, la 2^e évangélisation du Congo, les missionnaires adoptèrent une nouvelle méthode : création de la mission, apprentissage des langues, imprimerie, écoles, catéchismes, séminaires, etc. Des prêtres très dévoués se mirent à écrire dans les langues indigènes, catéchismes et autres livres de piété. Au Loango, dès leur installation, les missionnaires mirent tout cela en place et le Père Marichelle s'y dévouait.

Dans le Vicariat de Brazzaville,

« La méthode de Brazzaville forme, non seulement des chrétiens, mais une élite de maîtres, des catéchistes, qui seront pour les missionnaires les plus précieux auxiliaires. En attendant le clergé indigène, ils suppléent le prêtre, et lui préparent la besogne. Les missionnaires occupent les stations principales ; les catéchistes sont à la tête des stations secondaires. Un terrain leur est

donné : ils construisent, avec l'aide des catéchumènes, une petite école-chapelle, une case de passage pour les tournées du Père, une case pour les enfants qui leur sont confiés et une case pour eux-mêmes. Pour vivre, ils recevront un traitement infime, quelques vingt francs par mois et ils cultiveront leurs plantations, manioc, bananes, patates, haricots et autres légumes indigènes.

Ils apprendront à leurs élèves les prières et le chant des cantiques. Ils expliqueront le catéchisme et, peu à peu, ils habitueront les enfants à lire le français.

Les jours de fête, on les verra à la tête d'une longue caravane se diriger vers la station principale pour assister, avec leurs ouailles, aux cérémonies religieuses. Ils laisseront auprès du Père, pour terminer les six derniers mois de leur probation, ceux qui se préparent à recevoir les premiers sacrements »¹¹.

Dans la première mission de ce vicariat, le Père Gaston Shaub avait fait un important travail : « un grand avantage pour Linzolo, c'est de n'avoir qu'une langue, le Lari. C'est le P. Shaub qui parle. Six stations la pratiquent : Kibouendé, Kindamba, Mindouli, Voka, Linzolo et une moitié de Brazzaville. Langue riche pour un idiome bantou : près de 5.000 mots au dictionnaire. On y a récolté plus de 600 proverbes ; il en est de vulgaires et d'insignifiants, d'autres n'ont de sens que pour les indigènes et ne peuvent se traduire, mais d'autres sont ingénieux et frappants dans leur tour ramassé. Ecoutez. En voici un qui consiste en deux mots : Kisadi kidie = Travailleur, mangeur ; celui-là a le droit de manger qui a fait son travail. En voici un autre : lukaya lu dia nguri a nkombo, ni luna lu dia mwana nkombo = la feuille que mange la chèvre, c'est encore celle-là que mangera son chevreau ; les traditions sont faites pour être suivies. –Et des livres ? Le lari a-t-il des livres ? –Oui, Dieu merci. Il ya d'abord le catéchisme lari du P. Jaffré. Puis il

⁹ Benoit Joseph-Roger de : Colonisation et évangélisation, Editions et Publications des Pères jésuites, p. 2

¹⁰ Propos repris par Mgr Augouard dans son ouvrage, Correspondances, Evreux, p. 496.

¹¹ Boucher (Mgr A.) : au Congo français, les missions catholiques, Paris, Pierre Téqui, 1928, p. 70.

y a, du même auteur, le *Manuel lari-français, à l'usage des indigènes. Moi-même, j'ai en préparation une vie de notre Seigneur Jésus-Christ, un dictionnaire, une grammaire. Ici, le geste des doigts qui comptent des pièces : l'éternelle impécuniosité* ». ¹²

Jusqu'en 1938, Brazzaville ne comptait qu'une seule mission catholique. C'était la cathédrale construite par Mgr Augouard. En 1947 Mgr Biéchy et ses conseillers décidèrent de décentraliser. Le prêtre résiderait au cœur de sa chrétienté. En effet, avant la guerre (1939-1945), le personnel est encore nombreux à la mission de Sacré-cœur (appelée plus souvent cathédrale) : les pères desservaient, à partir de là, les différents quartiers de Brazzaville. Le père Nicolas Moysan s'occupait du secteur de Poto-poto. Cela a permis au père Moysan de publier le catéchisme lingala 1943, puis il écrivit la brochure *Pour apprendre le Lingala* en 1946. Plusieurs autres livres de piété suivront. Ce ne sera que beaucoup plus tard que les ouvrages en langues locales seront, de plus en plus souvent, l'œuvre du clergé et des laïcs congolais.

Jusqu'en 1950, le vicariat apostolique de Brazzaville s'étendait sur tout le Nord-Congo. Le père Jean Prat installé à Boundji de 1902 à 1932, après un passage à Lékéty de 1918 à 1922 fit un remarquable travail sur la langue, sous diverses formes. Voici ce qu'en dit le père Michel Legrain : « *le P. Prat fut chargé des Batéké à Brazzaville ; une excellente préparation pour la suite de sa vie missionnaire. Il ne fut pas désorienté à son débarquement à Lékéty, au moment de la fondation de cette mission, en pays Tégulé. Lors de son congé, 1904, il fit imprimer un essai de grammaire et de dictionnaire en cette longue tégué. Affecté à Boundji, à son retour, il était préparé à l'étude du Mbochi, qu'il sut parler assez vite. Il se donna tout entier à cette mission. Il y mit toute son opiniâtreté et elle était grande ! Il y mit surtout son esprit de foi, son esprit surnaturel ; c'est ce qui lui permit*

de faire face aux épreuves et d'espérer envers et contre tout...

Le P. Prat fit un énorme travail sur les langues locales, et cela sans y avoir été particulièrement préparé. Dès Lékéty, il utilisait une petite machine manuelle à imprimer. Après son retour de congé, en 1910, il en possédait une autre, plus importante, qui lui servit à imprimer un petit catéchisme en Mbochi, puis le petit catéchisme de Mgr Le Roy, une histoire Sainte, un gros livre de piété enrichi de chants français, latins et mbochi. En plus de cela, le père avait produit un énorme dictionnaire français-mbochi et mbochi-français, et composé une grammaire, avec, en préface, un aperçu sur les mœurs des mbochi. Toutes ces traditions et ces impressions lui demandèrent un travail considérable. Il fut heureusement aidé, pour l'impression et la reliure, par les sœurs, dont il admirait le dévouement, et il était touchant de l'entendre vanter leur patience quand il retournait les épreuves à corriger, jusqu'à cinq ou six fois » ¹³.

Tous ces livres font encore autorité aujourd'hui. En 1943, le vicaire apostolique de Brazzaville, sous les conseils du père Nicolas Moysan, pour faciliter le placement des missionnaires et organiser la vie pastorale, avait décidé que toutes les paroisses du Nord-Congo devaient employer une langue unique : le lingala. Les Mbochi se rebellèrent « *soucieux de sauvegarder leur patrimoine. Les esprits s'agitèrent. Les forces de l'ordre du pays procédèrent à quelques arrestations. Les agitateurs furent déportés à Kinkala* ». ¹⁴

Le frère Marie-Joseph Oliembo se mit à genoux devant l'évêque, Mgr Paul Biéchy, le suppliant d'intervenir auprès des autorités administratives pour obtenir leur libération.

¹³ Michel Legrain, 1994 ; le père Adolphe Jean Jean, *missionnaire au Congo*, Paris, Cerf, texte cité, p. 58s

¹⁴ Frère Mathieu MITSUIKIRI et marie André NGANGA, 1980, *Frère Marie Joseph OLIEMBO*, Comafrique, Brazzaville, p.10

¹² Schaub (G) : le travail missionnaire chez les Balari, *Annales spiritaines*, juin à juillet 1952, 1p

En 1955, au moment où les vicariats apostoliques devenaient des diocèses et où les missions étaient appelées paroisses, l'Eglise catholique en Afrique équatoriale française avait fortement pris racine. L'annuaire des Missionnaires Catholiques d'Afrique, éditée à Dakar en 1959, nous rapporte des chiffres impressionnants : 58.045 catholiques pour une population 4.876.846 habitants soit, environ 9 %. Ces chrétiens étaient encadrés par 355 prêtres étrangers et 42 prêtres autochtones, 1.278 enseignants diplômés et 214 enseignants non diplômés.

Jusqu'en 1955 année de l'envoi par le Pape des prêtres fidei donum, seule la congrégation du Saint-Esprit se trouvait au Congo et animait toutes les paroisses. Le nombre de catholiques avait fortement progressé d'année en année comme nous le montre le tableau ci-après extrait de l'annuaire des missions catholiques d'Afrique, édition de 1987.

Années	Population	Catholiques	Catéchumènes	Prêtres		Frères		Sœurs	
				africains	étrangers	africains	étrangers	africaines	étrangères
1885		350	-	-	6	-	2	-	-
1890		850	-	-	17	-	3	-	4
1895		1.850	-	1	20	-	14	-	8
1900		4.500	-	3	37	7	18	-	14
1905		6.787	5.100	1	39	5	25	-	7
1910		10.177	6.122	0	36	14	20	-	10
1915		13.121	7.210	2	40	8	18	-	15
1920		18.743	14.004	4	34	10	15	1	15
1925		28.647	24.125	8	31	7	14	1	15
1930		53.678	22.298	8	36	13	16	1	26
1935		90.584	30.411	8	41	9	19	1	31
1940		120.666	25.657	11	53	10	19	2	40
1945		148546	21.911	11	48	12	17	6	37
1950	695.000	175.512	16.300	15	87	12	25	12	52
1955	800.000	222.361	22.579	17	111	15	21	12	52
1960	900.000	261.772	23.985	20	131	10	31	32	115
1965	995.000	350.933	23.507	26	116	9	37	39	151
1970	1.181.523	411.739	30.570	29	128	16	38	39	146
1975	1.229.226	466.717	22.525	34	114	13	16	38	157
1980	1.578.000	517.180	23.408	38	88	12	19	45	149
1985	1.912.431	818.381	42.935	63	103	20	25	57	177

III.- LES METHODES D'INCULTURATION

1. Les communautés ecclésiales de base ou Mabundu

Le diocèse de Pointe-Noire est le plus vieux diocèse du Congo-Brazzaville, en effet, après Landana, Mgr Hyppolite Carrie (1886-

1904) s'installa à Loango car Landana était maintenant au Congo Portugais, la Conférence de Berlin (1885) ayant reconnu la souveraineté du Portugal sur cette enclave comprise entre l'Etat Indépendant du Congo, futur Congo belge, et les possessions françaises. Les spiritains préférèrent s'installer sur les territoires dépendant de la France. Jusqu'en 1983, année de la création du diocèse de

Nkayi, le diocèse de Pointe-Noire couvrait les régions administratives du Kouilou, du Niari, de la Lékoumou et de la Bouenza.

Dans le Vicariat apostolique de Loango, ancêtre de Pointe-Noire, le travail des missionnaires fut très pénible :

« Chaque station opère dans un rayon de 60, 90, 100 kilomètres, quelques unes vont jusqu'à 250 kilomètres. Les tournées pour être fructueuses demandent quinze (15) jours à un mois. Comme on trouve peu de choses dans les villages, le missionnaire doit emporter avec lui, outre sa chapelle portative et ce qui est nécessaire à l'administration des sacrements, son lit de camp, quelques vivres, des vêtements. Il n'y a en général pas de routes, pas de ponts sur les rivières, pas de moyens de transport. Il faut donc de toute nécessité, avoir recours au portage pour lequel il y a peu de volontaires. De tout ce qui vient d'être dit, il appert que l'essor de la mission est surtout entravé par la pénurie de ressources »¹⁵.

Le 14 septembre 1955, par Bulle apostolique adressée par la S.C. de la Propagande à Mgr Lefebvre, délégué apostolique pour les missions de l'Afrique française, qui est chargé de promulguer par lui-même ou ses délégués, S.S. Pie XII institue la hiérarchie épiscopale en Afrique française. Aussitôt, Mgr Fauret donne les explications nécessaires : « l'A.E.F est divisée en deux provinces :

- i. la province de Brazzaville qui comprend l'archidiocèse de Brazzaville et les diocèses suffragants de Libreville, Pointe-Noire et Fort-Rousset ;
- ii. la province de Bangui qui comprend l'archidiocèse de Bangui, les diocèses suffragants de Berbérati, Fort-Lamy et les Préfectures apostoliques de Moundou et Bangassou.

La décision du Saint-Siège a diverses conséquences, entre autres les suivantes : le

¹⁵ Cabon, Rapport sur l'état du vicariat, in *l'Eglise de Pointe-Noire*, 1999, p. 17

vicair apostolique devient Evêque de Pointe-Noire »¹⁶.

Ce changement était important pour les circonscriptions missionnaires de l'Afrique centrale, puisqu'elles accédaient au statut d'Eglises locales autonomes et donc prenaient leur vraie place dans l'Eglise universelle.

Au moment de faire application des directives de Vatican II, on constitua dans le diocèse de Pointe-Noire, des communautés chrétiennes ou mabundu¹⁷. Elles le furent de façon organisée à Pointe-Noire en raison de la longue histoire de ce diocèse mais le furent de façon spontanée à l'intérieur dans le Niari et dans la Bouenza. D'autres communautés avaient vu le jour, sans doute d'une façon plus élaborée et avec le souci d'une insertion dans la mentalité bantou.

Cependant, sur l'essentiel, la culture n'a cédé que très peu de terrain. Les valeurs dominantes reviennent ; souvent revivifiées par la grave crise sociale et politique que traverse le pays depuis son indépendance, exacerbant les tensions identitaires qui mettent à mal bien des chrétiens. En réalité, ces mentalités collectives se révèlent, à l'observation, toujours bien en prise avec la culture locale, sur certaines de ses pratiques en total désaccord avec l'Evangile. « *L'enseignement chrétien a du mal à décapier la carapace de cette culture. Après plus d'un siècle de siège et d'attaque frontale, ses fondements ont à peine bougé* »¹⁸.

C'est ainsi qu'à Pointe-Noire, trois prêtres français responsables de la paroisse Saint-François s'interrogeaient sur ce que signifie être missionnaire dans une ville africaine en 1976 : « *Pointe-Noire comptait six (06) paroisses de style classique avec ses chrétiens, des catéchumènes, des messes dominicales et des prêtres européens : est-ce bien cela, se demandaient ces trois prêtres,*

¹⁶ Bulletin Pointe-Noire : feuille-Dec 1955, in *l'Eglise de Pointe-Noire*, 1999, p. 99

¹⁷ On dit un « dibundu » et des « mabundu »

¹⁸ NGOÏE-NGALLA (D) 2006 : *l'Evangile au cœur de l'Afrique*, Paris Publibook, p. 12

l'Eglise du Christ pour les Africains d'aujourd'hui ? Suffit-il d'avoir été baptisé pour pouvoir vraiment dire que l'Evangile a été annoncé ? La manière occidentale de vivre en Eglise est-elle la bonne pour les Congolais ? Est-il normal qu'une Eglise se construise essentiellement sur l'activité des prêtres ? Dans les autres paroisses, les prêtres se posaient les mêmes questions. C'est pourquoi tous se mirent à réfléchir sur le visage que devait prendre l'Eglise pour qu'elle soit vraiment le peuple de Dieu »¹⁹. Mais comment animer valablement une chrétienté massive dans une ville qui grossit tous les jours. Le tout partit de la paroisse Saint-François. On la divisa en 18 quartiers, comprenant chacun 150 à 200 clôtures, soit environ 1500 à 2000 habitants. Cette partition devait permettre de susciter en chaque quartier, avec des chrétiens qui le voulaient, une vraie communauté à partir de la prise de conscience de ce qu'ils sont : une famille de frères ayant le même père. Ainsi naquirent les dix-huit mabundu de Saint-François. Puis par un phénomène d'émulation, les mabundu se multiplièrent dans toutes les paroisses. Rapidement l'intérieur fit autant.

Ainsi, le conseil presbytéral tenu à Pointe-Noire du 14 avril 1971 dénombra d'abord : 64 mabundu dans le Kouilou, 106 dans la Bouenza, 41 dans la Lékoumou, 57 dans le Niari. Le chiffre de 268 mabundu dans le diocèse confirme ce qui paraissait déjà : *l'importance du fait dibundu*²⁰.

L'objectif principal est décrit ainsi :

- former des communautés de prières, de foi, de charité qui débouchent sur l'apostolat ;
- prise en charge de la vie de l'Eglise (catéchuménat, admission aux sacrements, vie sociale).

La communauté est signe de Christ et de l'Eglise dans le village, chacun y découvre ses responsabilités de chrétien et peut approfondir sa foi en la reliant à sa vie ordinaire, les sacrements y trouvent leur dimension communautaire, les chrétiens se forment ensemble par la réflexion entre eux et avec le prêtre.

Ainsi, les mabundu sont un rassemblement de chrétiens, de gens qui ont « gagné le baptême », de ceux qui sont en recherche pour la formation d'une vraie communauté responsable. Tout cela répond à la vie normale du Congolais qui n'aime pas la solitude, vit en solidarité avec les autres membres de la famille.

Le père Guy Pannier, rapporte un article publié dans la revue *Vivant univers*, faisant part des difficultés de cette nouvelle forme d'organisation.

« Si les mabundu sont porteurs d'une grande espérance pour l'Eglise du Congo, aussi bien en ville qu'en campagne, la recherche d'une nouvelle manière de vivre en Eglise rencontre toutefois de nombreux problèmes ».

Les premières années le nombre de participants fut assez élevé, peut-être à cause de la nouveauté. Par la suite, une certaine décantation s'est faite maintenant viennent ceux qui sont convaincus et ont compris l'importance de ces communautés. La bonne marche de celles-ci et le nombre de participants varie. Certains attirent régulièrement soixante personnes ou plus, tandis que d'autres en rassemblent péniblement une vingtaine.

Il est difficile d'obtenir que les échanges amicaux se poursuivent hors des réunions, sous forme de visites et d'entraide ; mais des groupes de la légion de Marie œuvrent dans ce sens au sein de chaque dibundu. Ils visitent systématiquement les quartiers et portent une attention particulière aux malades et aux enfants du catéchisme. Il faut signaler aussi les inévitables tensions et conflits dans les quartiers hétérogènes qui

¹⁹ Propos de l'abbé Dominique Kimbembo, rapportés par Guy Pannier in, *l'Eglise de Pointe-Noire*, Paris, Karthala, p. 254.

²⁰ Pannier (G), 1999 *l'Eglise de Pointe-Noire*, p. 258

rassemblent des gens d'ethnies et de niveau social différents : l'amitié et la confiance mutuelle sont encore bien imparfaites. Par exemple, le bureau qui examine les baptêmes d'enfants délibère à huis clos : si cela devait se faire devant toute la communauté, des inimitiés devraient surgir à l'encontre de ceux qui auraient formulé des objections à l'admission au baptême.

Il manque en outre aux communautés de ville une action à réaliser en commun. En campagne, les communautés forment des unités naturelles et entreprennent certaines tâches en commun : par exemple la culture d'un champ collectif dont le rapport alimente la caisse. Par ailleurs, chaque dimanche, les gens se retrouvent facilement pour la prière communautaire... Il en va tout autrement en ville : les citadins sont sollicités par des occupations et des distractions multiples, et une réunion mensuelle ne suffit pas pour créer des liens vivants. D'autre part, dans chaque quartier les terrains sont occupés et trop petits pour envisager la construction de salles ou de chapelles où les chrétiens pourraient se retrouver pour la prière et où le prêtre pourrait célébrer l'Eucharistie.

D'autres problèmes se posent encore. Fortement organisé dans un quartier qui ne l'est pas, le dibundu chrétien aurait la tentation de tout régenter et de tout prendre en main : faire régner « l'ordre chrétien », faire sentir qu'on existe... En outre, la plupart des jeunes n'ont pas de lien profond avec les communautés chrétiennes. Dans une ville comme Pointe-Noire, les jeunes chrétiens actifs ne sont que quelques centaines : la qualité de leur engagement ne saurait faire oublier les dizaines de milliers d'autres.

Le peuple de Dieu, actuellement au Congo se prend vigoureusement en main. Il a pris goût à la Parole de Dieu et il l'assimile avec ferveur. Par la diffusion des responsabilités à tous les niveaux, l'Eglise prend un visage congolais. De vrais responsables et animateurs se sont manifestés dont il importe maintenant d'assurer la formation.

Et qui ne voit que ces laïcs formés, catéchistes et chefs de communautés, pourraient bien devenir un jour les ministres institués dont l'Eglise du Congo a besoin.

2. Les scholas populaires

Les scholas populaires ou mouvement liturgique et paroissial pour prier et chanter ensemble furent fondée en 1957 par l'Abbé Barthélémy BATANTU, alors grand séminariste. Ce fondateur sera archevêque de Brazzaville en 1977. Ce sont des groupes ou chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants, spécialement entraînés au chant religieux populaire. Avec l'équipe liturgique paroissiale, les scholas populaires participent activement avec les autres chrétiens au culte liturgique, notamment au Saint Sacrifice de la Messe, et en dehors de l'église. Elles travaillent à christianiser les coutumes familiales et sociales à l'aide du chant populaire chrétien et du Rosaire. De même, elles animent les cérémonies liturgiques et les réunions chrétiennes.

La jeune Eglise du Congo a senti très tôt, la nécessité d'un « renouveau liturgique » dont le Saint siège et les évêques ont, à maintes reprises, rappelé l'urgence à travers DIVINI Culturs : *« il est absolument nécessaire que les fidèles n'assistent pas aux offices en étrangers ou en spectateurs muets, mais que pénétrés de la beauté des choses liturgiques, ils prennent part aux cérémonies sacrées, y compris les cortèges et processions où les membres du clergé et les associations pieuses marchent d'une façon ordonnée, mêlant alternativement leur voix selon les règles tracées à la voix du prêtre et à celle de la schola. Il n'advient plus que le peuple ne réponde pas, ou réponde à peine par une sorte le léger murmure, aux prières communautaires en langue ou en langue vulgaire ».*

Les paroisses du Congo souffraient aussi de ces malaises : ou bien le peuple chrétien ne prenait aucune part active aux offices, ou bien, il faisait ce qu'il pouvait pour occuper le temps. Mais la parution et l'application de ce directoire pour la Pastorale de la Messe, fut le point de départ d'un

renouveau liturgique dans l'archidiocèse de Brazzaville. Ce fut alors l'occasion de la création des scholas populaires. Ces scholas populaires dans leur forme actuelle, ont une origine qu'on dirait fortuite.

Un jour, à la Curia de Baongo, les légionnaires de Marie agitèrent la question des veillées funèbres et décidèrent de travailler à les transformer à les transformer en veillées chrétiennes pourvu qu'on leur composât des chants appropriés.

Les premières scholas populaires furent lancées par les grands séminaristes en vacances ou en probation dans trois paroisses de Brazzaville : Notre-Dame de Baongo, Saint Pierre Claver et Saint-Esprit de Mougali. Elles débutèrent soit avec des groupes de catéchumènes, soit avec des membres d'action catholique ou d'associations pieuses.

On fixa des jours pour suivre des cours de chant. Et pour favoriser ce mouvement, une première séance de chants religieux, où étaient conviés tous les chrétiens, fut organisée par les jocistes de Baongo, au Mbongui Eugène N'kakou, le 12 septembre 1957.

Le carnet « Dila Sambila »²¹ répondit heureusement au vœu des légionnaires. Il fallait maintenant former des équipes bien entraînées aux nouveaux chants pour animer et organiser les veillées funèbres des chanteurs. Les légionnaires lancèrent une campagne de recrutement : le Mbongui Eugène N'kakou à Baongo deviendra le centre d'initiation au Dila Sambila. Le 26 juin 1958, dans ce centre, fut organisée une séance de veillées funèbres qui attira beaucoup de gens dont des chefs de quartier.

Le R.P Hirtz directeur du grand séminaire inter-vicarial Libermann²² fut le grand promoteur du renouveau liturgique. Il le résume en ces termes : « *donner plus d'éclat*

*au culte chrétien, aider les fidèles à participer plus activement et plus fructueusement au Saint Sacrifice de la Messe, christianiser les coutumes familiales et sociales à l'aide du chant populaire chrétien et du Rosaire »*²³.

Lorsqu'on sait que la plupart des prêtres de l'Afrique Equatoriale Française étaient formés dans ce séminaire, on peut comprendre aisément le rayonnement de ce renouveau liturgique.

En raison d'un risque élevé, Monseigneur Michel Bernard, alors archevêque de Brazzaville, avait mis en garde les membres des scholas populaires : « *notre mission est de christianiser, pour christianiser, nous ne devons ni paganiser, ni tomber dans la confusion d'un syncrétisme religieux. En effet, c'est une grosse erreur de croire que toutes les religions s'équivalent, car il y en a qui ne sont que de pures productions humaines ; tel est le cas de bien des sectes que nous avons connues, et qui ont disparu avec leurs vénérables fondateurs.*

Mais comme toute religion possède en soi quelque chose qui la rapproche de la vérité divine, nous devons respecter les convictions religieuses des uns et des autres ».

Pour former les cadres des scholas populaires, l'alphabétisation fonctionnelle fut instaurée.

CONCLUSION

La participation du christianisme à la domination coloniale est marquée du sceau de l'ambiguïté. Il proclama aux indigènes l'unité de l'humanité vis-à-vis de Dieu. Au même moment, il l'acceptait comme partenaire responsable de son discours, la culture et le langage de son temps. La pénétration chrétienne des sociétés d'Afrique noire s'inscrivit donc bel et bien dans une logique de conquête. L'intégration du vecteur chrétien dans les sociétés d'Afrique noire s'étant

²¹ Littéralement traduit : Pleure et prie

²² Le grand séminaire Libermann, situé au bord du Djoué à Brazzaville, recevait les élèves venus de l'Oubangui-Chari, du Gabon, du Moyen-Congo.

²³ Cité dans la brochure des Scholas Populaires du Congo, p. 43

déroulée sous le mode du heurt, rien ne le plaçait à l'abri des risques de disgrâce. C'est la prise en compte de ce fait qui est à la base des recherches sur l'inculturation. Cette dernière

l'élaboration théologique africaine.

La tentative de reprise africaine du christianisme s'est faite au Congo à travers les communautés ecclésiales de base et les scholas populaires. La critique africaine de l'universalité chrétienne a pour conséquence de récuser la prétention de la culture occidentale à tirer de ce qui est présenté comme la « Parole de Dieu », puis à imposer aux autres sociétés historiques un savoir sur l'homme et sur Dieu qui n'est, en définitive, qu'un savoir particulier : ethnique, la mémoire du juif de Galilée.

Malgré tout cela et comme le dit F. Eboussi Boulaga, « *Le christianisme jouit d'une sorte d'évidence massive que lui donnent la longévité, le nombre et le « succès ». Il est un phénomène deux fois millénaire ; des multiples de toutes nations, races et conditions se réclament de lui : enfin, il est pour jamais la religion coutumière de la civilisation qui est l'agent de la révolution scientifique et technologique et domine par là le reste de l'humanité depuis trois siècles* »²⁴.

Les religions africaines deviennent donc la « culture des vaincus »²⁵. La colonisation n'a pas seulement modifié la distribution des forces politiques dans le monde ; elle a aussi affecté les forces religieuses qui ont été associées à ces bouleversements. Celles-ci voient s'ouvrir de nouvelles chances mais aussi de nouveaux risques dans la voie de l'unité et de l'universalité. Le concile Vatican II était venu à point nommé pour mettre l'Eglise catholique sur cette voie. Ainsi par les CEB, les Scholas Populaires, les chrétiens se prennent en charge autour de Jésus Christ tout en respectant leurs traditions.

BIBLIOGRAPHIE

1. Augouard (P. Mgr), 1934, 44 années au Congo, Evreux, 512 pages.
2. évangélisation ; le Caire, Editions et Publications Pères Jésuites en Egypte, 59 pages.
3. Boucher (A. Mgr), 1928, Au Congo français, Les Missions catholiques, Paris, librairie Pierre Téqui, 206 pages.
4. Eboussi Boulaga (F.), 1981, Christianisme sans fétiche, révélation et domination, Paris, Présence africaine, 220 pages.
5. Grimal (H.), 1965, La décolonisation 1919-1963, Paris, Armand Colin, 408 pages
6. Joseph (le P.), Healey (M.M) 2000, Réalité contemporaine des communautés de base en Afrique de l'Est ; Revue Omnis Terra, n° 360, mars 2000, p.8, 123-130.
7. Kinata (C), 2008, Prosélytisme chrétien au Congo français ; Missionnaires catholiques et protestants, une compétition âpre, Paris, l'Harmattan, 76 pages.
8. Mayeul de Dreuille, 1994, La Bouenza 1892-1982, Les Sources de l'Eglise au Congo, Paris, Beauchesne, 137 pages.
9. Meester de Ravestein, 1980, Où va l'Eglise d'Afrique ? Préface par le Pr V. Y MUDIMBE, Paris, les éditions du CERF, 234 pages.
10. Merle (M), 1967, Les Eglises chrétiennes et la décolonisation, Paris Armand Colin, 519 pages.
11. Mugaruka (M.), « Autofinancement des communautés chrétiennes en Afrique », Telema, 1/00, p. 30-40.
12. Ngoïe – Ngalla (D.), 2006, l'Evangile au cœur de l'Afrique de Ethnies dans le temps court, Paris, Edition Publibook ; 62 pages.
13. Pannier (G), 1999, l'Eglise de Pointe-Noire (Congo-Brazzaville) Evolution des communautés chrétiennes de 1947 à 1975, Paris, Karthala, 378 pages.
14. Vatican II, 1965, Les seize documents conciliaires Fides, 666 pages.
15. Ziegler (J.), 1988, La victoire des vaincus, Oppression et résistance culturelle, Paris ; Seuil, 247 pages.

²⁴ Eboussi Boulaga (F) : *Christianisme sans fétiche*, Paris, Présence Africaine, 1981, p. 9

²⁵ Ziegler (Jean) : *La victoire des vaincus*, Paris, Seuil, 1988, p. 63